

SUR LA GRAND'ROUTE

Nous sommes les crève-de-faim
Les va-nu-pieds du grand chemin
Ceux qu'on nomme les sans-patrie
Et qui vont traînant leur boulet
D'infortune toute la vie,
Ceux dont on médit sans pitié
Et que sans connaître on redoute
Sur la grand'route.

Nous sommes nés on ne sait où
Dans le fossé, un peu partout,
Nous n'avons ni père, ni mère,
Notre seul frère est le chagrin
Notre maîtresse est la misère
Qui, jalouse jusqu'à la fin
Nous suit, nous guette et nous écoute
Sur la grand'route.

Nous ne connaissons point les pleurs
Nos âmes sont vides, nos cœurs
Sont secs comme les feuilles mortes.
Nous allons mendier notre pain
C'est dur d'aller (nous refroidir) aux portes.
Mais hélas ! lorsque l'on a faim
Il faut manger, coûte que coûte,
Sur la grand'route.

L'hiver, d'aucuns de nous iront
Dormir dans le fossé profond
Sous la pluie de neige qui tombe.
Ce fossé-là leur servira
D'auberge, de lit et -de tombe
Car au jour on les trouvera
Tout bleus de froid et morts sans doute
Sur la grand'route.

LE GAS QU'A MAL TOURNE

Dans les temps qu'j'allais à l'école,
- Oûsqu'on m'vouèyait jamés bieaucoup, -
Je n'voulais pàs en fout'e un coup ;
J'm'en sauvais fér' des caberioles,
Dénicher les nids des bissons,
Sublailler, en becquant des mûres
Qui m'barbouillin tout'la figure,
Au yeu d'aller apprend' mes l'çons ;
C'qui fait qu'un jour qu'j'étais en classe,
(Tombait d' l'ieau, j'pouvions pàs m'prom'ner !)
L'mét'e i'm'dit, en s'levant d' sa place :
"Toué !... t'en vienras à mal tourner !"

Il avait ben raison nout' mét'e,
C't'houmm'-là, i'd'vait m'counnét' par coeur !
J'ai trop voulu fére à ma tête
Et ça m'a point porté bounheur ;
J'ai trop aimé voulouér ét' lib'e
Coumm' du temps qu' j'étais écoyier ;
J'ai pàs pu t'ni' en équilib'e
Dans eun'plac', dans un atéyier,
Dans un burieau... ben qu'on n'y foute
Pàs grand chous' de tout' la journée...
J'ai enfilé la mauvais' route!
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

A c'tt' heur', tous mes copains d'école,
Les ceuss' qu'appernin l'A B C
Et qu'écoutin les bounn's paroles,
I's sont casés, et ben casés !
Gn'en a qui sont clercs de notaire,
D'aut's qui sont commis épiciers,
D'aut's qu'a les protections du maire
Pour avouèr un post' d'empléyé...
Ça s'léss' viv' coumm' moutons en plaine,
Ça sait compter, pas raisonner !
J'pense quequ'foués... et ça m'fait d'la peine
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

Et pus tard, quand qu'i's s'ront en âge,
Leu' barbe v'nu, leu' temps fini,
I's vouèront à s'mett'e en ménage ;
I's s'appont'ront un bon p'tit nid
Oùsque vienra nicher l' ben-êt'e
Avec eun' femm'... devant la Loué !
Ça douét êt' bon d'la femme hounnête :
Gn'a qu'les putains qui veul'nt ben d'moué.
Et ça s'comprend, moué, j'ai pas d'rentes,
Parsounn' n'a eun' dot à m'donner,
J'ai pas un méquier dont qu'on s'vante...
Moué ! j'sés un gâs qu'a mal tourné !

I's s'ront ben vus par tout l'village,
Pasqu'i's gangn'ront pas mal d'argent
A fér des p'tits tripatrouillages
Au préjudic' des pauv'ers gens
Ou ben à licher les darrières
Des grouss'es légum's, des hauts placés.
Et quand, qu'à la fin d'leu carrière,
I's vouèront qu'i's ont ben assez
Volé, liché pour pus ren n'fère,
Tous les lichés, tous les ruinés
Diront qu'i's ont fait leu's affères...
Moué ! j's'rai un gâs qu'a mal tourné !

C'est égal ! Si jamés je r'tourne
Un jour r'prend' l'air du pat'lin
Ousqu'à mon sujet les langu's tournent
Qu'ça en est comm' des rou's d'moulin,
Eh ben ! l' faura que j'leu dise
Aux gâs r'tirés ou établis
Qu'a pataugé dans la bêtise,
La bassesse et la crapulerie
Coumm' des vrais cochons qui pataugent,
Faurâ qu' j'leu' dis' qu' j'ai pas mis l'nez
Dans la pâté' sal' de leu-z-auge...
Et qu'c'est pour ça qu'j'ai mal tourné !...

LES MAINS BLANCHES, BLANCHES...

Elle avait les mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai ;
Elle avait les mains blanches, blanches
Et c'est pour ça que je l'aimais.

Elle travaillait aux vignes ;
Mais les caresses malignes
Du grand soleil
Et l'affront des hâles
Avaient respecté sa chair pâle

Où trônait mon baiser vermeil.

Et ses mains restaient blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai.
Et ses mains restaient blanches, blanches
Et toujours ! toujours ! je l'aimais !

Mais un monsieur de la ville
Avec ses billets de mille
Bien épinglés
Vint trouver son père
Aux fins des vendanges dernières
Et s'arrangea pour me voler...

Me voler la main blanche, blanche,
Comme une frêle branche
D'un aubier de mai,
Me voler la main blanche, blanche
La main de celle que j'aimais !

Au seul penser de la scène
Où l'Autre, en sa patte pleine
D'or et d'argent,
Broierait les mains chères
Au nez du maire et du vicaire,
J'ai laissé ma raison aux champs.

Lui ! toucher aux mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai,
Lui ! toucher aux mains blanches, blanches,
Aux mains de celle que j'aimais !

La veille du mariage,
Chez le charron du village
Je fus quérir
Un fer de cognée,
Et m'en servis à la nuitée,
Quand ma belle fut à dormir.

J'ai coupé ses mains blanches, blanches,
Comme deux frêles branches
D'un aubier de mai,
J'ai coupé ses mains blanches, blanches...
C'était pour ça que je l'aimais !

IDYLLE ROUGE

Le chemineux s'est dit : " Je veux
Cette jouvencelle aux cheveux
D'aurore blême ".
Mais la jouvencelle a du bien
Tandis qu'est gueux, gueux comme un chien
Le gâs qui l'aime !

Et la belle, aux riches galants
Seuls ! ouvrira les rideaux blancs
De son alcôve ;
Elle course le miséreux...
Alors, par les chemins poudreux,
Le gâs s'ensauve !

Errant le jour, de ci de là
Il geint, et la nuit lorsque la

Lune pâlotte
L'éveille au fond de son fossé,
Laissant saigner son cœur blessé
Le gâs sanglote.

Dans l'ombre des vieux cabarets
Où le vin, des pichets de grés
A grands flots coule,
Il va se reposer un brin
Et, pour oublier son chagrin,
Le gâs se saoule !

Enfin, il vient de faire don
De sa raison aux femmes dont
L'amour s'achète.
Il va par les quais, triste et seul...
Le grand fleuve ouvre son linceul...
Le gâs s'y jette...

LA TETE DE MORT

Un jour, en retournant la terre
D'un coin de ce champ où, jadis
Se trouvait l'ancien cimetière
Qui reçut les vieux du pays,
En retournant la terre nue,
Au creux d'un sillon noir et d'or,
Soudain, une tête de mort
Buta dans mon soc de charrue.

Et, prenant dans ma main calleuse,
Afin de mieux l'examiner,
Cette tête à grimace hideuse,
Sans lèvres, sans yeux et sans nez,
J'ai rêvé de filles jolies
Aux lèvres donneuses d'amour,
Aux yeux clairs comme un rai de jour,
Pour qui j'aurais fait des folies.

Voyant ce crâne à l'ossature
Jaune et verte, et dont le cerveau
Avait du servir de pâture
Aux vers qui vivent des tombeaux,
J'ai rêvé d'un bourgeois très riche,
Gros de ventre et fort d'appétit,
Dont j'aurais servi, comme outil
A faire le boire et la miche !

Et jetant à travers la plaine,
Selon mon désir, n'importe où,
Cette chose qui fut humaine,
Comme on jetterait un caillou,
J'ai rêvé d'un grand capitaine
Qui m'aurait emmené mourir...
Ou faire mourir, pour servir
Son œuvre de gloire et de haine !

Mais, retrouvant soudain la tête
Reposant en l'ombre d'un pré
Comme vont reposer mes bêtes
Quand mon champ sera labouré,
J'ai rêvé du travailleur blême
Pour qui l'existence est un poids,
D'un pauvre bougre comme moi,
Mort... Comme je mourrai moi-même !

LE FONDEUR DE CANONS

Je suis un pauvre travailleur
Pas plus méchant que tous les autres,
Et je suis peut-être meilleur
O patrons ! que beaucoup des vôtres ;
Mais c'est mon métier qui veut ça,
Et ce n'est pas ma faute, en somme,
Si j'use chaque jour mes bras
A préparer la mort des hommes...

Pour gagner mon pain
Je fonds des canons qui tueront demain
Si la guerre arrive.
Que voulez-vous, faut ben qu'on vive !

Je fais des outils de trépas
Et des instruments à blessures
Comme un tisserand fait des draps
Et le cordonnier des chaussures,
En fredonnant une chanson
Où l'on aime toujours sa blonde ;
Mieux vaut ça qu'être un vagabond
Qui tend la main à tout le monde.

Et puis je suis aussi de ceux
Qui partiront pour les frontières
Lorsque rougira dans les cieux
L'aurore des prochaines guerres ;
Là-bas, aux canons ennemis
Qui seront les vôtres, mes frères !
Il faudra que j'expose aussi
Ma poitrine d'homme et de père.

Ne va pas me maudire, ô toi
Qui dormiras, un jour, peut-être,
Ton dernier somme auprès de moi
Dans la plaine où les boeufs vont paître !
Vous dont les petits grandiront
Ne me maudissez pas, ô mères !
Moi je ne fais que des canons,
Ça n'est pas moi qui les fais faire !

LA CHANDELEUR

L'hiver est long, les temps sont durs
Et la vie n'est pas gaie.
J'avons pus d'farin' qu'eun' mesur'
Dans un racoin d'la maie.
J'avons qu'un bout d'salé pas cuit
Dont l'dessus est tout blême ;
Mais coumm' c'est la Chand'leur an'hui,
Faisons des crêpes tout d'même !

C'est la Chand'leur, mes pauvr'ers gens,
Faisons des crêp's dans la ch'minée
A seul' fin d'avouèr de l'argent
Toute l'année !

Pour dev'ni' rich' faut travailler.
Que tout le mond' se hâte !
Mari', dans le grand saladier
Tu vas battre la pâte.
V'là d'l'ajonc qui brûle en lançant
Des tas d'petit's étouéles.

Allons ! pé Mathieu, cré bon sang !
T'nez bon la queu' d'la poêle !

Disez les fill's, disez les gas !
Qui qu'en fait sauter eune ?
Ah ! la bell' crêpe que voilà !
Alle est rond' comme eune leune,
Eune' Deuss' ! Mari' je n't'aim'rai p'us
Si tu veux pas la prendre...
- Sacré couillon tu l'as foutu'
Au beau mitan des cendres !

Depis que je fêtons cheu nous
Quand la Chand'leur s'amène
Je soumm's core à trouver un sou
Dans l'talon d'nout' bas d'laine ;
Mais pisqu'an'hui nous v'là chantant
Devant les crêp's qui dansent,
C'est toujou's eun' miett' de bon temps
D'gagné su' l'existence !

Pendant c'temps-là j'ruminons pas
Nos mille et mill' misères :
Les vign's qu'ont le phylloxera,
Et la vache qu'est en terre.
Et moué que je vas être vendu !
Bah ! si l'huissier arrive
Je lui coll'rons la poêle au cul
Pour y montrer à vivre !

LE DERAILLEMENT

Un peineux avait pris eun' foués
L'mêm' train qu'son voisin : un bourgeois.

L'train les roulait ben doucett'ment
Chacun dans leu' compartiment :

En troisiém' classe el' pauv' peineux
Guerdillait su' un banc pouilleux,

Tandis qu'en première el' bourgeois
S'carrait l'cul dans l' v'lours et la souée.

Mais 'tt' à coup, avant d'arriver
V'là l'train qui s' met à dérailler,

Et, quand qu'après on détarra
Deux morts qu'avint pus d' têt's ni de bras,

Parsounn' put dir' lequel des deux
Qu'était l'bourgeois ou ben l'peineux.

LA DERNIERE BOUTEILLE

Les gas ! apportez la darniér' bouteille
Qui nous rest' du vin que j'faisons dans l'temps,
Varsez à grands flots la liqueur varmeille
Pour fêter ensemb' mes quat'er vingts ans...
Du vin coumm' c'ti-là, on n'en voit pus guère,
Les vign's d'aujord'hui dounn'nt que du varjus,
Approchez, les gas, remplissez mon verre,
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus !

Ah ! j'en r'boirai pus ! c'est ben triste à dire
Pour un vieux pésan qu'a tant vu coumm' moué
Le vin des vendang's, en un clair sourire
Pisser du perssoué comme l'ieau du touet ;
On aura bieu dire, on aura bieu faire,
Faura pus d'un jour pour rempli' nos fûts
De ce sang des vign's qui'rougit mon verre.
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus !

A pesant, cheu nous, tout l'mond' gueul' misère,
On va-t-à la ville où l'on crév' la faim,
On vend poure ren le bien d'son grand-père
Et l'on brûl' ses vign's qui n'amén'nt pus d'vin ;
A l'av'nir le vin, le vrai jus d'la treille
Ça s'ra pour c'ti-là qu'aura des écus,
Moué que j'viens d'vider nout' dargnier' bouteille
J'ai coumm' dans l'idé' que j'en r'boirai pus.

LA CHANSON DE L'HERITIER

J'avais, à l'aut' bout du village,
Un vieux cousin à héritage
Qu'était riche... on sait pas comben !
Mais, l'malheur ! i' s'portait 'cor ben
Et, malgré sa grande vieuture,
l'n'tenait point à sauter l'pas.
Moué, j'me disais : " Querv'ra donc pas ?...
Bon Gueu ! qu'les vieux ont la vi' dure ! "

A la fin des fins, las d'attendre,
Un bieu soér qu'i g'lait à piarr' fendre
Et qu'i f'sait partout noér coumm' poué,
Sans ren dir', j'caval' de d'cheu moué ;
J'entre en coup d'vent dans sa mesure,
J'tomb'dessus, j'y sarre el'collet ;
Mais l'bougre i' v'lait pas, i' r'naclait...
Bon Gueu ! qu'les vieux ont la vi' dure !

A pesent qu'j'ai soun héritage,
On m'respect' partout dans l'village ;
On est prév'nant, on est poli...
Mais, chaqu'fois que j'couch' dans son lit,
Pendant tout le temps qu'la nuit dure,
l' vient rôder tout près d'mon ch'vet
Pour m'en faire autant qu'j'y en ai fait...
Bon Gueu ! qu'les morts ont la vi' dure !

LA GOMMEUSE PUDIQUE

J'étais une petit' chanteuse
Sorti' tout fraîch'ment de pension ;
Je n'étais pas encor noceuse
Et n'en avais pas l'intention.
J'voulais quand mêm' rester honnête,
Avec mon art gagner mon pain ;
Mais quand j'chantais mes chansonnettes
Chaqu'soir l'public criait au r'frain :

La jambe, la jambe,
La jambe avec sa chanson !
Nous somm's venus pour ses nichons
Et pour qu'ell' nous fass' voir ses jambes !
Ses jambes, ses jambes,
Si nous ne voyons pas ses jambes

Dans un retroussis frétilard
Nous ferons du pétard !

Je n'leur chantais pas de ces choses
Qui font pâmer d'ais' les fauteuils ;
Je n'montrais pas de dessous roses
En clignant gentiment de l'oeil ;
Car je n'pouvais pas devant l'monde
M'résoudre à c'qu'on r'luqu' mes mollets
Et j'rougissais lorsqu'à la ronde
On me disait à chaqu' couplet :

La jambe, la jambe,
La jambe avec sa chanson !
Nous somm's venus pour ses nichons
Et pour qu'ell' nous fass' voir ses jambes !
Ses jambes, ses jambes,
Si nous ne voyons pas ses jambes
Dans un retroussis frétilard
Nous ferons du pétard !

Bien qu'la vertu soit mon idole
C'est un'monnaie qui n'a plus cours
Aussi, dés ce soir je m'enrôle
Dans le bataillon de l'amour ;
Tout comm' ces dames de la Butte
Je veux sauter comme un cabri
Seul'ment, messieurs, pour qu'je chahute
Faudra que vous y mettiez l'prix.

La jambe, la jambe,
La jambe avec ma chanson !
Ressemblez-vous le p'tit frisson
A regarder ainsi mes jambes !
Mes jambes, mes jambes !
Si vous voulez mieux voir mes jambes
Je vous attends, gros polissons,
Demain à la maison.

LE TESTAMENT D'UN SALE PIERROT

J'ai vingt ans et j'peux en viv' cent.
Ne plantez pas d'saule au cim'tière :
Ça pourrait faire tomber l'tonnerre
Su' la tombe oùsque j'roupill'rai !

Quand vous m'verrez près d'tourner d'l'oeil
Montez vite à ma piaule,
Laissez vot' curé sur le seuil
Et tâchez seul'ment d'êt' drôles
Pour qu'on rigole encore un brin :
Au lieu d'vous rapp'ler vos prières
Entonnez un' chanson dernière
Que j'essaierai-de r'prendre au r'frain.

Tout autour de mon pieu, gueulez !
Dansez la gigue avec vos belles !
Fait's du chahut pour que l'pip'let
De ma crevaison se rappelle :
Et, si jamais vous dégotez
Quelque peu d'galett', s'il en reste
Dans les doublur's de mes vieill's vestes,
Allez-les boire à ma santé !

Et toi, cher', garde tes deux sous !

C'est entendu : tu m'aim's, je t'aime !...
Mais des symbol's, moi, je m'en fous !
Garde tes deux sous d'chrysanthème,
T'as cor beaux nichons et beaux yeux,
D'amour tu n'es pas encor lasse,
Va, choisis, pour qu'il me remplace
C'lui d'mes amis qui t'plaira l'mieux !

Et toi qu'elle aura remarqué,
Que tu sois Jean, que tu sois Jacques,
Ne fais pas de ce vieux chiqué
Aussi vieux que les oeufs de Pâques :
- " Non !... c'est trop frais !... Attends quéqu's jours... "
Quand tu m'verras raid'su' ma couche,
Dis-lui, tout en prenant sa bouche, "
Ton amant est mort !... Viv' l'Amour !...

L'AMOUR QUI S' FOUT DE TOUT

Le gas était un tâcheron
N'ayant que ses bras pour fortune ;
La fille : celle du patron,
Un gros fermier de la commune.
Ils s'aimaient tous deux tant et plus.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Petits de coeur et gros d'argent !
L'Amour, ça se fout des écus !

Lorsqu'ils s'en revenaient du bal
Par les minuits clairs d'assemblée,
Au risque d'un procès-verbal,
Ils faisaient de larges roulées
Au plein des blés profonds et droits,
Ecoutez ça, les bonnes gens
Qu'un bicorné rend grelottants !
L'Amour, ça se fout de la Loi !

Un jour, furent tous deux prier
Elle : son père ! Et lui : son maître !
De les laisser se marier.
Mais le vieux les envoya paître ;
Lors, ils prirent la clé des champs.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Qui respectez les cheveux blancs !
L'Amour, ça se fout des parents !

S'en furent dans quelque cité,
Loin des labours et des jachères ;
Passèrent ensemble un été,
Puis, tout d'un coup, ils se fâchèrent
Et se quittèrent bêtement.
Ecoutez ça, les bonnes gens
Mariés, cocus et contents !
L'Amour, ça se fout des amants !

L'ENFERMEE

J' vis cheu mes enfants pasqu'on m' trouv' berlaude :
I's m' coup'nt du pain blanc, rapport à mes dents ;
I's m' donn'nt de la soup' ben grasse et ben chaude,
Et du vin, avec deux bouts d' suc'r' dedans.
I's font du ben-aise autour de moun âge ;
Mais, ça c'est l' méd'cin qu'en est caus', ben sûr !
I's m'enferm'nt dans l' clos comme eun pie en cage,

Et j'peux pas aller pus loin qu' les quat' murs.

La porte !

l's veul'nt pas me l'ouvri'... la porte !

Quoué que j' leu-z-ai fait, qu'i's veul'nt pas que j'sorte?

Mais ouvrez-la moué don'!..., la porte !...

...Hé ! les biaux fauchoux qui part'nt en besogne !

Non ! j' sés pas berlaud'... j'ai tous mes esprits !

J' sés mêm' 'cor solide, et j'ai forte pogne ;

S'i' vous faut queuqu'un pour gerber, v'nez m' qu'ri.

J' voudrais ben aller aux champs comm' tout l' monde ;

J'ai hont' de rester comm' ça sans oeuvrer,

A c'tte heur' qu'i' fait doux et qu' la terre est blonde...

Si vous m' défermez, c'est vous qu'hérit'rez !

...Hé ! mon bieu Jean-Pierr', qu'est déjà qui fauche,

l's dis'nt que j' sés vieill'... mais tu sais ben qu' non :

A preuv' c'est que j' sés 'cor si tell'ment gauche

Que j' fais l' coqu'licot en disant ton nom.

Va, j' nous marierons tout d' même et quand même,

Malgré qu' t'ay's pas d' quoué pour la dot que j'ai !...

Viens-t-en m' défermer, si c'est vrai qu' tu m'aimes,

Et courons ach'ter l' bouquet d'oranger !

Mais... l'galant qu' j'appell'... c'est défunt mon homme...

Mais... les biaux fauchoux... pass'nt pas, de c'temps-là :

Mais... ça s'rait don'vrai que j'sés berlaud' comme

L' s' racont'nt tertous ! l' fait du verglas.

Pourtant, y a queuqu'un qui passe à la porte ?

C'est môssieu l' curé, les chant's et l' bedieu

Qui vienn'nt défermer su' terr' les vieill's mortes

Pour les renfermer dans l' champ aux naviois...

La porte !

On me l'ouvrira ben..., la porte :

L' jour de l'enterr'ment faudra ben que j'sorte...

Vous l'ouvrirez, que j'dis ! ... la porte !

PETIT POU CET

Puisqu'on ne trouve plus sa vie

Au bout des sillons de chez nous

Un jour, j'ai dû quitter ma mie

Pour la ville où pleuvent les sous

Et ce jour-là, dans ma mémoire,

Livre ouvert des contes du passé

J'ai vu se réveiller l'histoire,

L'histoire du Petit Poucet

{Refrain:}

En partant chez l'ogresse,

L'ogresse qu'est la vie

J'ai semé des caresses

Pour retrouver ma mie

Poussés, semés parmi les sentes

Son pain bis et ses cailloux blancs

Sur le corps blanc de ma charmante

Quel semis de baisers brûlants !

Sur son front et ses yeux en fièvre

Sur son ventre et ses seins en fleur

Le geste rose de mes lèvres

A semé l'amour de mon cœur

{au Refrain}

Plus tard, pour retrouver ma mie,
Où sont mes baisers d'autrefois ?
Les baisers sont de blanches mies
Sous le bec des oiseaux des bois
Plus un seul sur sa chair impure
Un seul de mes baisers brûlants
Tous sont partis sous la morsure
Des baisers des autres galants

{au Refrain}

Ma mie qui ne se souvient guère
Se rappelle pourtant qu'un jour
Je l'ai frappée dans ma colère
D'une gifle de mon poing lourd
Elle me reproche ce geste
Toujours avec la même ardeur
Le mal est un caillou qui reste
Dans les pauvres sentiers du cœur

{au Refrain}

J'AI FAIT DES BLEUS SUR TA PEAU BLANCHE

J'ai gardé pour d'autres nuitées
Les doux bécots au coin des yeux
Et les mignardes suçotées
Au fin bout des seins chatouilleux ;
Cette nuit, pour passer ma rage
De ne pouvoir t'avoir longtemps,
J'ai fait l'amour comme un carnage,
En gueulant, griffant et mordant.

J'ai fait des bleus sur ta peau blanche
A grands coups de baisers déments :
Ton corps est un champ de pervenches...
Va trouver tes autres amants !..

Va les trouver, tes amants chouettes ;
Le petit crétin bien peigné
Ou le vieux birbe à la rosette,
Dont mon cœur a longtemps saigné !...
Va dévoiler devant leurs couches
Tes bras et ta poitrine ornés
Du bouquet de mes fleurs farouches,
Et fais-leur sentir sous le nez !...

Va les trouver l'un après l'autre :
Petit jeune homme et vieux monsieur...
Va les trouver pour qu'ils se vautrent
Parmi tes bleus qui sont mes bleus !
Et que ces bleus railleurs leur disent,
Avec mon amour éclatant,
Leur muflerie et leur sottise...
Et toi... ..dis-leur d'en faire autant !

LES MANGEUX D'TERRE

Je r'pass' tous les ans quasiment
Dans les mêm's parages,
Et tous les ans j'trouv' du chang'ment
De d'ssus mon passage ;

A tous les coups c'est pas l'mêm' chien
Qui gueule à mes chausses ;
Et pis voyons, si je m'souviens,
Voyons dans c'coin d'Beauce.

Y avait dans l'temps un bieu grand ch'min
- Cheminot, cheminot, chemine ! -
A c't'heur' n'est pas pus grand qu'ma main...
Par où donc que j'chemin'rai d'main?

En Beauc' vous les connaissez pas ?
Pour que ren n'se parde,
Mang'rint on n'sait quoué ces gas-là,
l's mang'rint d'la marde !
Le ch'min c'était, à leu' jugé
D'la bonn' terr' perdue :
A chaqu' labour i's l'ont mangé
D'un sillon d'charrue...

Z'ont groussi leu's arpents goulus
D'un peu d'gléb' tout' neuve ;
Mais l'pauv' chemin en est d'venu
Minc' comme eun' couleuve.
Et moué qu'avais qu'li sous les cieux
Pour poser guibolle !...
L'chemin à tout l'mond', nom de Guieu !
C'est mon bien qu'on m'vole !...

Z'ont semé du blé su l'terrain
Qu'i's r'tir'nt à ma route ;
Mais si j'leu's en d'mande un bout d'pain,
l's m'envoy'nt fair' foute !
Et c'est p't-êt' ben pour ça que j'voués,
A m'sur' que c'blé monte,
Les épis baisser l'nez d'avant moué
Comm' s'i's avaient honte !...

O mon bieu p'tit ch'min gris et blanc
Su' l'dos d'qui que j'passe !
J'veux pus qu'on t'serr' comm' ça les flancs,
Car moué, j'veux d'l'espace !
Ousqu'est mes allumett's?... A sont
Dans l'fond d'ma pann'tière...
Et j'f'rai ben r'culer vos mouéssons,
Ah ! les mangeux d'terre !...

Y avait dans l'temps un bieu grand ch'min,
- Cheminot, cheminot, chemine ! -
A c't'heur' n'est pas pus grand qu'ma main...
J'pourrais bien l'élargir, demain !

JOUR DE LESSIVE

Je suis parti ce matin même,
Encor soûl de la nuit mais pris
Comme d'écœurement suprême,
Crachant mes adieux à Paris...
Et me voilà, ma bonne femme,
Oui, foutu comme quatre sous...
Mon linge est sale aussi mon âme...
Me voilà chez nous !

Ma pauvre mère est en lessive...
Maman, Maman,
Maman, ton mauvais gâs arrive

Au bon moment !...

Voici ce linge où goutta maintes
Et maintes fois un vin amer,
Où des garces aux lèvres peintes
Ont torché leurs bouches d'enfer...
Et voici mon âme, plus grise
Des mêmes souillures - hélas !
Que le plastron de ma chemise
Gris, rose et lilas...

Au fond du cuvier, où l'on sème,
Parmi l'eau, la cendre du four,
Que tout mon linge de bohème
Repose durant tout un jour...
Et qu'enfin mon âme, pareille
A ce déballage attristant,
Parmi ton âme - à bonne vieille !
Repose un instant...

Tout comme le linge confie
Sa honte à la douceur de l'eau,
Quand je t'aurai conté ma vie
Malheureuse d'affreux salaud,
Ainsi qu'on rince à la fontaine
Le linge au sortir du cuvier,
Mère, arrose mon âme en peine
D'un peu de pitié !

Et, lorsque tu viendras étendre
Le linge d'iris parfumé,
Tout blanc parmi la blancheur tendre
De la haie où fleurit le Mai,
Je veux voir mon âme, encor pure
En dépit de son long sommeil
Dans la douleur et dans l'ordure,
Revivre au Soleil !...

CANTIQUE PAÏËN

Je suis parti sans savoir où
Comme une graine qu'un vent fou
Enlève et transporte :
A la ville où je suis allé
J'ai languï comme un brin de blé
Dans la friche morte

Notre Dame des Sillons!
Ma bonne Sainte Vierge, à moi !
Dont les anges sont les grillons
O Terre! Je reviens vers toi !

J'ai dit bonjour à bien des gens
Mais ces hommes étaient méchants
Comme moi sans doute.
L'amour m'a fait saigner un jour
Et puis j'ai fait saigner l'Amour
Au long de ma route.

Je suis descendu bien souvent
Jusqu'au cabaret où l'on vend
L'ivresse trop brève;
J'ai fixé le ciel étoilé
Mais le ciel, hélas! m'a semblé
Trop haut pour mon rêve.

Las de chercher là-haut, là-bas
Tout ce que je n'y trouve pas
Je reviens vers celle
Dont le sang coule dans mon sang
Et dont le grand coeur caressant
Aujourd'hui m'appelle.

Au doux terroir où je suis né
Je reviens pour me prosterner
Devant les miracles
De celle dont les champs sans fin
De notre pain de notre vin
Sont les tabernacles.

Je reviens parmi les guérets
Pour gonfler de son souffle frais
Ma poitrine infâme,
Et pour sentir, au seuil du soir,
Son âme, comme un reposoir
S'offrir à mon âme.

Je reviens, ayant rejeté
Mes noirs tourments de révolté
Mes haines de Jacques,
Pour que sa Grâce arrive en moi
Comme le dieu que l'on reçoit
Quand on fait ses Pâques.